

traîneau, de M. Jean ; mais le bruit s'éloignant, je compris que c'était celui de M. Jacques, ce qui ne m'empêcha pas de m'habiller, après avoir fait de la lumière. Un quart d'heure ne s'était pas passé, que j'entendais venir le traîneau de M. Jean ; je n'eus qu'à regarder par la fenêtre.

—C'est vous, monsieur le maire ?

—Oui ! n'oubliez rien.

Je refermai bien vite et je descendis en recommandant à ma femme d'éteindre la lampe, car elle dormait encore aux trois quarts. Puis, relevant le collet du manteau, j'arrivai dans la petite allée sombre et je sortis.

—Asseyez-vous ici, dit M. Jean, en me faisant place ; couvrez-vous bien les jambes avec cette peau de mouton.

C'est ce que je fis, et les chevaux recommencèrent à trotter dans la neige, avec leur bruit monotone de grelots. M. Jean conduisait, tenant le fouet et les rênes avec ses grosses mouffles en peau de renard, qui lui remontaient jusqu'aux coudes. Les chevaux avaient aussi des peaux de mouton. On ne voyait que la grande traînée blanche de la route ; au loin, bien loin, on entendait les grelots du traîneau de M. Jacques ; les étoiles se couchaient au fond du ciel ; le petit jour pâle commençait à paraître derrière la ligne noire des montagnes. De temps en temps un des chevaux, plus vif que l'autre, levait sa croupe, poussant un hennissement bref, comme pour exciter son camarade, qui trottait toujours du même pas égal. Nous, le nez et les oreilles dans le collet de nos manteaux, nous n'avions pas envie de parler.

Environ deux heures plus tard, en approchant de l'auberge forestière de Bourdoanais, nous vîmes quelques paysans de Dabo, des hommes et des femmes, avec leurs gros habits bleus à larges manches des anciens temps, et leurs pélerines, la capuche relevée sur le bonnet, qui se rendaient aussi à l'enterrement ; ils marchaient lentement sur le rebord du chemin, suivant à la file un étroit sentier tracé dans la neige.

Cela montrait de quelle considération avait joui Mme Catherine Picot, pour décider ces gens à venir de si loin, par un froid aussi rude, assister à son inhumation ; oui, c'était une grande marque d'estime et de regrets. Ils se retournèrent à notre approche, et reconnaissant M. Jean Rantzau, ils levèrent leurs grands chapeaux en silence. Nous leurs répondîmes.

Enfin, sur les neuf heures et demie nous arrivâmes au tournant de la vallée ; et les petites maisons, le long de la rivière couverte de glace, le vieux clocher pointu, les décombres de l'antique château sur la côte se découvrirent à nos yeux.

M. Jean alors d'une voix sourde, prononça ses premières paroles :

—Voilà !... Voilà la maison de Catherine !

Il montrait à gauche au bout de son fouet, non loin de l'église, la rue montante, déjà pleine de monde.

Au delà du petit pont, nous débouchâmes juste en face de la porte où reposait le cercueil couvert de son drap blanc, au milieu des éerages. Tous les gens de Lutzelbourg et des environs venaient en silence jeter quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil, puis ils entraient dans la grande salle en bas.

Un domestique vint aussitôt prendre le fouet et les rênes des mains de M. Jean, qui ne s'inquiéta plus de ses chevaux et se précipita dans la maison. En passant, il avait seulement

regardé le cercueil, en levant les deux bras, les mains jointes sur sa tête et criant :

—Oh ! oh !... mon Dieu... mon Dieu !...

Je jetai l'eau bénite, et je le suivis.

De grandes tables étaient dressées à l'intérieur, jusqu'au fond de la cuisine, avec des assiettes innombrables, à côté desquelles se trouvaient des verres et des bouteilles de vin. Cinq ou six vieilles connaissances de la famille vinrent embrasser M. Jean, et presque aussitôt les cloches se mirent à tinter dans la vallée, ce tintement si triste, que chacun se rappelle malheureusement pour l'avoir entendu dans la douleur affreuse des grandes séparations. La morte allait partir ; elle allait quitter cette vieille maison, où durant des années la pauvre femme avait fait tant de bien. Les sanglots éclatèrent de tous les côtés, pendant que les cloches allaient toujours lentement l'une après l'autre, comme pour pleurer avec les affligés.

Dehors arrivait déjà M. le curé avec ses chantres. On commençait à se ranger, les plus proches parents derrière le cercueil : c'était d'abord M. Picot, le mari de la défunte, dans une désolation inexprimable, et puis ses deux frères Jean et Jacques Rantzau. Ils ne se regardèrent pas, ayant tous les deux une main sur la figure et le grand chapeau dans l'autre ; et les premières prières étant faites, les premiers chants s'élevèrent, pendant que les porteurs levaient le cercueil.

On se mit en route.

(La suite au prochain numéro.)



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

Se vend dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires.

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Donsecours, Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance.

Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : **LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boite 1359 B. P., Montréal.**

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.